

## Langue et autorité théologique à la fin du Moyen Âge

Avant-propos

Isabel Iribarren

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8243>

DOI : 10.4000/rhr.8243

ISSN : 2105-2573

**Éditeur**

Armand Colin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 171-174

ISBN : 978-2-200-92911-4

ISSN : 0035-1423

**Référence électronique**

Isabel Iribarren, « Langue et autorité théologique à la fin du Moyen Âge », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 2 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8243> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8243>

---

ISABEL IRIBARREN

*Université de Strasbourg*

## **Langue et autorité théologique à la fin du Moyen Âge Avant-propos**

Dans l'histoire culturelle et intellectuelle du Moyen Âge, l'autorité cléricale définit les rapports au savoir en contrôlant l'accès à la vérité, sa mise en forme, les méthodes d'enseignement universitaire et l'usage de la langue. La prévalence du latin comme langue sapientielle va de pair avec l'hégémonie culturelle des clercs, seuls détenteurs du savoir en latin. Depuis de nombreuses années, l'on compte avec une quantité non négligeable d'études sur les intellectuels au Moyen Âge, les plus récentes (je songe aux excellents ouvrages d'Elsa Marmursztejn et de Catherine König-Pralong) consacrées plus précisément à la question de l'autorité des maîtres et à la valeur normative de leur réflexion en matière doctrinale. À quelques exceptions près, et pour des raisons éminemment justifiables, ces travaux privilégient le paysage intellectuel parisien du XIII<sup>e</sup> siècle. Tout en restant tributaire des réflexions qui l'ont précédé, le présent volume entend repousser les frontières chronologiques et géographiques, permettant ainsi de découvrir les métamorphoses que subit l'autorité des maîtres aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles dans une Europe en proie à une crise politique et religieuse. En effet, la figure du maître à la fin du Moyen Âge se transforme sensiblement dans le contexte d'un schisme qui multiplie et déstabilise les instances du pouvoir. Faisant moins corps avec l'identité corporative qui scella sa conquête d'autonomie, le docteur en théologie devient plus sensible aux spécificités « nationales ».

Réunis à l'occasion d'un colloque international tenu à Strasbourg en juin 2012 dans le cadre d'un programme de recherche de la *Maison Interuniversitaire des Sciences de l'Homme – Alsace*, les articles réunis dans ce volume se proposent de considérer un élément concomitant

à cette transformation et qui aura un impact considérable dans les domaines culturel, politique et religieux de l'époque : l'irruption du vulgaire et les frontières qu'elle mobilise.

Comme l'ont montré les fines analyses de Serge Lusignan, au XIV<sup>e</sup> siècle le français ne cesse de gagner du terrain, s'étendant progressivement à des domaines jusqu'alors réservés au latin. Les traductions d'ouvrages latins antiques ou médiévaux furent l'un des moyens essentiels de cette conquête, initialement sous l'impulsion de Charles V. La politique culturelle du roi s'inscrit dans le cadre du débat franco-italien qui opposa Pétrarque aux intellectuels français au sujet du retour de la papauté à Rome. *Oratores et poetae extra Italiam non quaerantur*, déclare le poète italien contre la *Gallica levitas*. En réponse, le roi s'investit dans un renouveau culturel qui aspire à l'affirmation d'une supériorité française. Le français s'impose au Parlement et à la chancellerie royale, où la plupart des lettres étaient rédigées en langue vulgaire. La formation à Paris des orateurs capables de rivaliser avec les Florentins ne se fit pas sans le concours des maîtres et des étudiants du Collège de Navarre, véritable « foyer d'humanisme français », selon les termes de Gilbert Ouy. L'ancien grand maître du Collège, Nicole Oresme, encourage l'extension de l'usage de la langue française au domaine savant. Au moyen d'une vaste entreprise de traductions commanditées par le roi, Oresme entame ce qu'il désignera lui-même comme une nouvelle étape dans la *translatio studii* : l'appropriation – faut-il dire l'adaptation ? – du savoir par le français. La conquête de l'autonomie de la langue vulgaire, qui passe, comme le latin jadis, par une période de traduction, constitue l'acte fondateur de la langue française comme forme d'expression savante. Elle acquiert par là même une dimension historique qui la situe face à un héritage et la contraint à se faire une place dans l'avenir, encourageant une réflexion sur son identité et son rôle. On verra comment Pierre d'Ailly et Jean Gerson, deux autres célèbres navarristes, sont parmi les rares auteurs médiévaux dont l'œuvre témoigne d'une coexistence pacifique du latin et du français, selon qu'ils s'adressent à un public savant ou à des « simples ». Traité politique rédigé sous Charles V, le *Songe du Verger* nous rappelle par ailleurs que ce tournant linguistique ne sera pas sans conséquences sur les rapports avec le spirituel.

Que ce soit par le biais des traductions dans le contexte institutionnel ou de la vulgarisation à but pastoral ou politique, l'entrée progressive du vulgaire sur le terrain politique, culturel et religieux ne fut pas – tant s'en faut – un phénomène spécifique à la France. Plusieurs contributions au présent volume examinent des scénarios analogues inscrits en d'autres aires géographiques. Dans l'Italie de Pétrarque, le patrimoine classique compliquait le statut de la langue latine et par conséquent l'identité de la « culture savante ». En Angleterre, la diffusion du vulgaire dans le domaine du religieux et dans les plus hauts cercles de l'élite cléricale bouleversa le rapport d'autorité avec les fidèles et la signification même de l'orthodoxie doctrinale. À Constance et Bâle, la pensée conciliariste se méfiait d'une intervention laïque qu'elle associait aux dangers de l'hérésie, aussi le magistère tenait-il à restreindre leur participation dans le gouvernement ecclésiastique. Que ce soit dans les sermons prononcés par le magistère théologique dans un Oxford menacé par le wycliffisme, ou dans la réaction des juristes vis-à-vis de la participation laïque dans les débats doctrinaux de la période conciliariste, l'on constate dans l'infiltration croissante du « vulgaire » un effet érosif sur la frontière établie entre le clergé et le laïcat.

En effet, le recours au vulgaire dans des domaines jadis réservés au latin ne bouleverse-t-il pas le rapport d'autorité qui réserve le savoir à la langue latine ? Ne s'agit-il pas ici d'une manifestation de cette « curiosité » qui se presse tant pour dépasser la sorte de jubé culturelle qu'est la latinité ? Le savoir supporte-t-il l'acclimatation dans une langue autre que le latin ? En d'autres termes, la langue vulgaire peut-elle être porteuse d'un savoir d'autorité ? Les critiques de cette nature ne manqueront pas, attestant une attitude ambivalente chez les intellectuels du Moyen Âge. Or, cette ambivalence était d'autant plus ancrée qu'elle était inscrite dans le récit biblique. Alors que le mythe de la tour de Babel (Gn 11, 5-9) condamne une confusion des langues comme résultat du péché, la Pentecôte (Ac 2, 3-6) consacre la multiplicité linguistique comme moyen de diffuser le message divin. La Rédemption entend abolir les frontières ; le vulgaire relève désormais d'une pratique missionnaire. À partir du statut équivoque que les récits fondateurs octroient au vulgaire, les contributions qui suivent examineront son

usage, son fonctionnement et son rôle dans les enjeux politiques et religieux de l'Europe du Grand Schisme.

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à Maarten J.F.M. Hoenen qui, bien qu'absent de ce volume, en a été un précieux soutien et l'un des participants les plus fidèles aux débats issus de ce programme de recherches.

iribar@unistra.fr